Discours de remerciements d'Alexandre Miliani

Lauréat du Prix Henry Dunant – Recherche 2026

Cérémonie de remise des Prix Henry Dunant, CICR, Genève, 15 octobre 2026

Monsieur le Président, Madame la Directrice, Mesdames et Messieurs les Professeurs, Mesdames et Messieurs,

C’est avec un très grand honneur que je reçois aujourd’hui le Prix Henry Dunant Recherche.

Je voudrais commencer par un mot tout simple parce qu’il tient en deux syllabes, et pourtant il dit tout ce que l’on doit aux autres : merci.

Merci au jury et à la Fondation Prix Henry Dunant pour cette distinction. Merci, Monsieur le Président Roger Durand. Merci, Madame Seymour, pour vos mots si généreux. Merci, Monsieur Kuster, et merci au Comité international de la Croix-Rouge de nous accueillir ce soir. Je veux aussi saluer la professeure Maryam Abdulkadir, lauréate du prix Terrain : toutes mes félicitations.

Ce prix porte un nom, et ce nom oblige. Avant de vous parler de mon travail, je voudrais donc vous parler de lui.

Quand on relit *Un souvenir de Solférino* avec les yeux de quelqu'un qui travaille sur la famine comme méthode de guerre, une chose frappe : Henry Dunant ne décrit pas seulement des blessures. Il décrit la privation. Des soldats si assoiffés qu'ils boivent dans des flaques de boue et de sang. Des champs ravagés, des blés couchés, des vergers saccagés. Sans le savoir, il décrit ce que le droit appellera plus d'un siècle plus tard les « biens indispensables à la survie de la population civile ».

Les armées encerclent, refusent un convoi, puis détruisent un puits, un champ, un moulin. Pourtant, le droit international humanitaire interdit l’utilisation de la famine contre les civils comme méthode de guerre. Mais cette interdiction fait aujourd’hui l’objet d’une lecture pénalisée, criminalisée : on conditionne la qualification de la violation à la démonstration d'une intention spécifique de provoquer une famine parmi les civils. Or cette intention, difficile sinon impossible à prouver, fait souvent défaut : subordonner la règle humanitaire aux exigences du paradigme pénal en appauvrit donc considérablement la portée protectrice.

Ma proposition tient dans une simple remarque de grammaire. Le droit ne vise pas à interdire la famine comme un état ; l’interdiction vise le fait d’affamer. Et affamer est un verbe transitif qui n'exige pas que ses effets les plus extrêmes se manifestent. Affamer, c’est priver quelqu’un des biens qui sont indispensables à sa survie et la privation

devient donc le critère central de l’interdiction, ce qui redonne à la règle humanitaire toute sa portée protectrice : protéger avant qu'il ne soit trop tard.

Protéger à temps suppose de voir à temps. Henry Dunant devait traverser un champ de bataille pour voir. Nous n'en avons plus besoin : Solférino est dans nos poches, il défile chaque jour sur nos écrans.

Mais voir ne suffit plus. Ce que nous voyons, quelqu’un a choisi de nous le montrer. Ce quelqu’un, c’est la poignée de milliardaires à qui appartiennent les journaux, les chaînes de télévision et les réseaux sociaux. Ce sont leurs lignes éditoriales et leurs algorithmes qui décident quelle souffrance sera vue, et laquelle restera hors champ. Nous n’avons jamais autant vu, et jamais nous n’avons eu aussi peu de prise sur ce que nous voyons.

C’est ainsi que l’ignorance d’un genre nouveau est née. L’ignorance a toujours existé, mais longtemps elle avait conscience d’elle-même : celle ou celui qui ne savait pas se taisait ou demandait. Aujourd’hui, l’ignorance ne se tait plus. Elle affirme, elle commente, elle juge, en quelques secondes, à la vitesse de la lumière, devant des millions de personnes. Le mensonge circule plus vite que les faits, et les faits eux-mêmes deviennent une opinion parmi d'autres. Les rôles sont inversés, l’humanitaire devient un terroriste, l’enfant un criminel.

Face à ce vacarme, le rôle du chercheur est modeste, mais essentiel : rendre aux faits leur force et apporter de la clarté dans ce monde saturé de lumière artificielle. C’est pourquoi lorsque l’on est chercheur, nous avons un devoir moral : nous devons nous engager.

Cette idée, je ne l'ai pas trouvée seul. Je l'ai trouvée auprès de la Professeure Julia Grignon.

Elle a dirigé ce mémoire, elle codirige aujourd’hui ma thèse. Mais si elle m’a convaincu de cette idée, ce n'est pas par des mots mais par l'exemple. Car la Professeure Grignon est une militante, une militante du droit international humanitaire, au sens le plus exigeant du terme. Elle l'a porté partout où il devait être entendu, chaque fois qu'il fallait rappeler que les conflits armés ont des règles.

Son militantisme a ceci d'exemplaire qu'il ne cède jamais sur la rigueur : elle ne laisse rien passer d'approximatif, parce qu'elle sait qu'un argument fragile ne protège personne.

Permettez-moi donc une dernière remarque de grammaire : « transmettre » est aussi un verbe transitif. Chère Professeure Grignon, ce soir, je mesure tout ce que vous m'avez transmis et que vous continuez à me transmettre. Ce prix est aussi le vôtre.

Ce prix me touche enfin pour une raison plus intime. À Solférino, Henry Dunant décrit la soif des autres alors qu'il se trouve sur le champ de bataille pour une affaire d'eau, justement. S'il se trouve en Lombardie en juin 1859, c'est qu'il court après Napoléon III. Il veut obtenir pour sa société, en Algérie, davantage de terres, et surtout davantage d'eau, pour faire tourner ses moulins.

C'est à peu près à cette même époque que naît en Algérie le grand-père de mon grand-père. Son fils, Mohammed ben Hassen, né en 1904, sera ouvrier agricole et louera sa force de travail aux colons à la journée. De lui naîtra en 1930 mon grand-père Hassen Miliani. Il deviendra pharmacien. Comme Henry Dunant, c'était un homme qui soignait. Et il s'est battu pour l'indépendance de son pays.

Dans *Un souvenir de Solférino*, les tirailleurs algériens n'ont pas le beau rôle. Henry Dunant les décrit avec les mots et les préjugés de son temps. Oui, Henry Dunant était aussi un colon. Il ne s'agit pas d'effacer cette histoire. Mais il est tout autant capital de rappeler que l'œuvre d'Henry Dunant a dépassé son auteur. Les principes et les idéaux qu'il a fait naître n'appartiennent plus à personne : ils appartiennent à tous, y compris à ceux que son temps regardait de haut. Et c'est le Comité international de la Croix-Rouge qui viendra délivrer des vêtements et des cigarettes à mon grand-père Hassen au camp d'internement de Larzac en 1959, où les indépendantistes algériens étaient privés de libertés.

Alors permettez-moi de voir dans cette soirée une forme de réconciliation : ce soir, à Genève, le petit-fils d'un pharmacien algérien reçoit un prix qui porte le nom d'Henry Dunant.

Je dédie donc ce prix à la mémoire de mes grands-mères et de mon grand-père, Hassen Miliani.

À ma mère, à mon père, à ma sœur, à mon grand-père Jean Claude et à Josette, à qui je dois tout ce qui précède ce travail, et tout ce qui le suivra.

À Éloïse, dont le soutien ne m'a jamais manqué.

À la Professeure Julia Grignon, pour qui l'espoir est une discipline, et qui croit, en moi comme en tant d'autres choses, quand d'autres n'y parviennent plus.

À mes amis, de Rouen, du Liban, de Paris, de La Haye et de Palestine,

Et enfin à celles et ceux pour qui la famine n'est pas un objet de recherche, mais une réalité : au peuple palestinien, au peuple soudanais, au peuple yéménite, au peuple somalien, au peuple nigérian. Si les quelques pages de mon travail servent un jour à quelque chose, que ce soit à eux.

Je ne le saurai peut-être jamais. Henry Dunant, lui non plus, n'a pas vu ses idées triompher comme il l'aurait voulu. Il a connu la faillite, l'exil et l'oubli, avant que le monde ne se souvienne de lui.

« Seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent ». C'est, je crois, la leçon la plus profonde d'Henry Dunant. Être « assez fou », c'est peut-être cela : agir sans avoir la garantie de voir un jour les effets de notre action. Car une action ne se mesure jamais à ses résultats immédiats. Ce que nous pouvons mesurer, en revanche, c'est ce que l'action fait de nous : la manière dont elle transforme notre regard sur le monde et ce qu'elle nous apprend à être. Le reste ne nous appartient pas. Les fruits de notre action mûrissent souvent après nous, hors de notre regard. Nous devons agir sans attendre de les voir. Ce n'est qu'alors qu'on échappe à l'amertume des échecs comme à l'orgueil des victoires.

Je vous remercie, pour tout. C'est un immense honneur de recevoir ce prix et un encouragement précieux à poursuivre ce chemin.